Salima Boutebal

PENSER LE MÉTIS

Pour une psychanalyse de la subjectivité contemporaine



PSYCHANALYSE EN QUESTIONS

hermann

Penser le métis

Collection « Psychanalyse en questions »,
dirigée par Laurie Laufer et Thamy Ayouch

Ouvrage publié avec le soutien du CRPMS (Université Paris Cité).

www.editions-hermann.fr

ISBN : 979 1 0370 4793 9

© 2026, Hermann Éditeurs, 6 rue Labrouste, 75015 Paris.

Toute reproduction ou représentation de cet ouvrage, intégrale ou partielle, serait illicite sans l'autorisation de l'éditeur et constituerait une contrefaçon. Les cas strictement limités à l'usage privé ou de citation sont régis par la loi du 11 mars 1957.

Salima Boutebal

Penser le métis

Pour une psychanalyse de la subjectivité contemporaine

hermann
Depuis 1876

À tous les bizarres, les étranges, les bâtards
À tous les monstres, ceux qui dérangent,
les mis à l'écart
À tous les parias, les exclus, sans égards
À tous les seuls, ceux dans leurs chambres,
toujours dans le noir

(Eddy de Pretto, *Freaks*, 2021)

Introduction, enjeux, méthode

« Métissage : la race de l'amour », peut-on lire au dos d'une veste portée comme un emblème. Aujourd'hui, le métissage semble s'imposer comme le remède ultime aux divisions entre les êtres, le moyen par lequel l'humanité serait enfin en mesure de se reconnaître dans sa valeur suprême : l'amour. Pourtant, derrière cette récupération idéalisée, le « métis » demeure une construction sociale et politique marquée par l'histoire coloniale, dont les effets continuent de façonner la subjectivité contemporaine.

Depuis la fin des années 1990, les notions de métissage et d'hybridité jouissent d'un pouvoir de séduction incontestable, au point de devenir le dernier exotisme à la mode. Pourtant, cette valorisation contemporaine repose bien souvent sur une métaphore qui, en estompant les enjeux raciaux spécifiques auxquels elle renvoie, réduit le métissage à un simple synonyme de mélange culturel. Comme l'observe Alexis Nouss : « venus du contexte colonial et connotés négativement, les termes "métis" et "métissage" ont été récupérés par l'industrie du divertissement et la publicité pour désigner superficiellement tout effet de mélange ou de croisement des cultures » (Nouss, 2005, p. 9).

Cette image séduisante occulte une histoire complexe et ambivalente, jalonnée d'assignations fluctuantes, de dispositifs de hiérarchisation et de remaniements politiques, qui témoignent de la manière dont le « métis » a longtemps été perçu comme une anomalie dans l'ordre social et racial.

Entre l'usage théorique de ces concepts et les réalités matérielles et sociales se dessine un paradoxe : les discours contemporains mobilisant la notion de métissage l'envisagent tantôt

comme une richesse et une opportunité d'échanges, tantôt comme une menace pesant sur la République. La coexistence de ces discours antagonistes atteste ainsi que si le métissage apparaît dans son usage linguistique « en voie de banalisation », comme le souligne Serge Gruzinski, il n'est pas pour autant « aussi neutre ni aussi spontané qu'il y paraît » (Gruzinski, 2001, p. 1).

Ce qui frappe dans ces discours, c'est la systématique occultation des enjeux raciaux, en net contraste avec la montée des discours d'exclusion portés par les extrêmes droites européennes. Ce clivage se manifeste également au sein du milieu académique contemporain, et au cœur même de la psychanalyse, où règne une division profonde. Tandis que certains défendent l'usage d'outils conceptuels, tels que la notion de race ou l'intersectionnalité, d'autres, au nom de l'universalisme républicain, les rejettent, les percevant comme le signe d'idéologies subversives.

Si la psychanalyse se donne pour horizon l'émancipation par la parole, le rejet par une frange de psychanalystes de tout questionnement autour de la race ou de l'histoire coloniale et postcoloniale interroge. En effet, l'éviction de toute référence à la race ou à une possible rémanence du racisme colonial ne peut que restreindre les possibilités d'énonciation de soi au sein de l'espace analytique. Ce constat appelle à un effort renouvelé pour rendre audibles les subjectivités reléguées au silence, non comme une simple reconnaissance identitaire, mais comme une invitation à questionner et à déplacer nos cadres théoriques.

C'est dans cette perspective qu'il devient essentiel de poser la question du « métis », non comme catégorie figée, mais comme point d'entrée pour examiner ce qui, au sein des problématiques cliniques contemporaines, vient mettre en tension les schémas traditionnels de la psychanalyse. L'enjeu est donc de montrer de quelle manière les sujets dits métis peuvent conduire la psychanalyse à « se mettre en crise, [et] mettre en crise le savoir constitué » (Laufer, 2022a, p. 250).

***

Si le terme « métis » suggère une singularité propre aux personnes désignées comme telles, il n'entend pourtant pas désigner une spécificité intrinsèque et exclusive aux sujets issus de l'union entre un ancien sujet colonial et un sujet né en métropole, défini comme Blanc[1] par son ascendance. La tournure s'attache plutôt à saisir la complexité des schémas psychiques contemporains, façonnés, notamment, par l'héritage colonial français. Ainsi, bien que l'expression « penser le métis » puisse laisser supposer une volonté d'homogénéiser une multiplicité d'expériences subjectives, voire une volonté d'essentialisation, il n'en est rien. Au contraire, mon ambition est précisément de déconstruire les catégories figées, et il m'a paru pertinent, pour les besoins de cette démonstration, de poser le « métis » comme une catégorie heuristique, afin de mieux en déconstruire les impensés, de révéler ses effets psychiques et politiques, et d'ouvrir vers une *subjectivité Métisse* – majuscule – comme potentialité métaphorique et paradigmatique au niveau subjectif, sociétal et épistémologique. Ce déplacement, du donné historique vers la potentialité créative, est le fil rouge de cet ouvrage.

Plutôt que de réduire le « métis » à une conception unique, il sera question de dénoncer les limites de ce signifiant, qu'en accord avec la proposition de Livio Boni et Sophie Mendelsohn, j'envisage comme « un "signifiant flottant" pouvant désigner une chose et son contraire » (Boni, Mendelsohn, 2021, p. 8). Dès lors, je ne m'inscris nullement dans une perspective qui réduirait le « métis » au simple produit d'un mélange biologique, mais l'envisage plutôt comme l'expression d'un processus qui émerge lorsque la différence s'inscrit dans une dynamique

1. Dans cet ouvrage, l'emploi des termes Blanc et Noir avec majuscule renvoie à des catégories politiques, définies par des rapports de pouvoir et de position dans les ordres colonial et postcolonial, et non à des caractéristiques phénotypiques.

de domination historico-politique entre les deux membres du couple parental. Est « métis », dans ma démarche, tout sujet susceptible de se constituer comme reliquat d'une « cassure binaire dans la société » (Foucault, 1976 in 1997, p. 52), forme de clivage qui produit « le dédoublement d'une seule et même race en une sur-race et une sous-race » (Foucault, 1976 in 1997, p. 52).

En somme, il ne s'agit pas de réduire les sujets dits « métis » à une simple conséquence d'un croisement entre ascendants provenant d'espaces géographiques distincts, mais de les penser à partir des configurations politiques et historiques qui traversent les corps et produisent des subjectivités marquées. C'est ce cadre qui me permettra de saisir le « métis franco-algérien » comme réalité tangible de ce principe de métissage, sans le réduire à la différence culturelle portée par les signifiants qui composent ce terme, ce qui évacuerait toute la dimension politique incarnée par ce corps métis.

***

La matérialité portée par le terme métis appelle, à mon sens, une approche clinique, qui s'avère d'autant plus impérieuse que les sujets qui répondent à la catégorie métisse témoignent volontiers d'une urgence à parler. Comme si les questionnements que soulèvent la construction identitaire et le positionnement subjectif qu'induisent les métissages postcoloniaux avaient été trop longtemps interdits et qu'ils pouvaient enfin se formuler. Je souhaite ici rapporter le témoignage de Minata, patiente « métisse franco-ivoirienne », dont les paroles illustrent avec force la complexité de l'expérience vécue de l'*être métis* : « Je ne peux pas parler des discriminations que je rencontre à mes amis Blancs parce que j'ai l'impression qu'ils ne me comprennent pas et je culpabilise d'en parler avec certains de mes amis Noirs qui me disent : "Oh ça va les métis tears !" »

Ces paroles, à la fois douloureuses et révélatrices, démontrent la difficulté à faire entendre une souffrance propre, située

à l'intersection de plusieurs systèmes de domination. Elles révèlent que le sentiment d'illégitimité ne résulte pas seulement d'une exclusion émanant du centre du pouvoir, mais aussi d'un malaise qui traverse les marges elles-mêmes, où se rejouent, souvent à l'insu des sujets, les effets persistants de la colonialité. La clinique du métissage ne se limite donc pas à rendre visible un lieu de subjectivation spécifique, elle appelle à une relecture critique des partages que nous tenons pour acquis, à une mise en crise des appartenances figées et des évidences identitaires.

Si, dès l'entame de ce travail, j'ai décidé de rapporter les paroles d'une de mes patientes sous forme de fragment, ce choix n'est pas inconsidéré. Ma démarche entend en effet mettre en lumière des expériences singulières tout en maintenant une position éthique, qui préserve l'anonymat des sujets rencontrés. Le recours à des extraits de séances, anonymisés et disséminés tout au long du texte, s'est donc imposé comme une modalité plus pertinente que le développement classique de cas cliniques complets.

De surcroît, l'étude de cas risquerait, à mon sens, de figer la parole analytique dans une écriture théorique qui pourrait entraver les potentialités créatrices propres au transfert. C'est pourquoi le matériau clinique ici rapporté ne vise ni à valider ni à illustrer a posteriori des hypothèses prédéfinies. Il cherche plutôt à faire entendre des répétitions, des récurrences appelant à être interrogées et éclairées, ouvrant ainsi un espace de dialogue avec différentes disciplines d'analyse critique.

Enfin, le choix de reproduire des fragments cliniques s'inscrit pleinement dans le cadre de mon approche, résolument interdisciplinaire, intersectionnelle et décoloniale. Une telle perspective ne saurait, à mes yeux, se limiter à une production théorique abstraite, dès lors que les épistémologies mineures qu'elle mobilise revendiquent la prise en compte de témoignages singuliers comme fondement indispensable de toute élaboration conceptuelle.

Je me permets d'ajouter que, bien que cela ne soit pas formellement explicité dans le présent ouvrage, mon rapport aux paroles recueillies s'inscrit pleinement dans une posture située, nourrie d'un travail réflexif à la fois rigoureux et constant. Ce positionnement a constamment accompagné l'élaboration de ce propos, sans toutefois faire l'objet d'un développement systématique dans le corps de ce texte. Il m'a toutefois semblé nécessaire d'en faire mention, dans la mesure où ce projet exige de penser dans un écart entre clinique et théorie, entre expérience subjective et conceptualisation, sans jamais prétendre à quelque position de surplomb.

***

Au terme de cet ouvrage, il est question d'instaurer la *subjectivité Métisse* comme paradigme. La pluralité signifiante portée par l'association des notions de subjectivité et de métissage révèle la complexité et l'irréductibilité des enjeux qu'elle engage, qu'ils soient sociaux, économiques, de genre, inconscients ou épistémologiques. Il ne s'agit pas de construire un discours totalisant sur la *subjectivité Métisse* en juxtaposant des savoirs divers dans une vaine quête d'exhaustivité, mais d'ouvrir un espace de pensée capable d'accueillir l'intrication des registres que cette articulation convoque. Ainsi, si la psychanalyse constitue mon ancrage théorique, elle dialogue ici avec la philosophie, la sociologie, l'anthropologie, l'histoire, la pensée décoloniale, les théories politiques, féministes et *queer*, autant de cadres indispensables pour appréhender la richesse et la complexité des subjectivations contemporaines.

Ce sujet appelle ainsi une réflexion approfondie sur le croisement des disciplines. Les modalités de leur mise en dialogue, comme les conditions de leur mobilisation, constitueront l'un des axes de ce travail.

***

À présent que le cadre général de cet ouvrage a été posé, voyons donc quelle est la problématique à partir de laquelle il s'érige. Le signifiant *métis* embrasse une multitude de questions et d'enjeux qui s'entrecroisent, complexifiant ainsi la compréhension de sa portée. Qui désigne-t-il ? Quels processus conduisent à se constituer comme « métis » ? En quoi les catégories de race, de genre, de classe ou de sexualité interviennent-elles dans la constitution d'un sujet dit « métis » ? Est-il possible de s'identifier comme « métis » sans être reconnu comme tel par autrui ? Dans le contexte postcolonial français, quels sont les impacts de cette catégorisation sur la construction subjective ? Existe-t-il des formes singulières de subjectivation propres aux dits « métis » ? Enfin, comment cette problématique mobilise-t-elle la psychanalyse, tant dans sa clinique que dans ses cadres théoriques, pour contribuer à sa nécessaire réinvention ?

C'est à partir de ces questions que se formule la problématique centrale de ce livre : à quelles conditions la psychanalyse peut-elle contribuer à la métamorphose du *métis* – produit de la colonialité – en une *subjectivité Métisse* synonyme de potentialité créative, de puissance de transformation ?

Ce livre entend répondre à ce questionnement central en trois temps. Dans un premier temps, j'y examine comment la figure du métis a été construite comme objet historico-politique dans l'histoire coloniale française. Le « problème métis », expression qui a traversé les politiques impériales, a donné lieu à une série de dispositifs juridiques et sociaux visant à classifier et encadrer les enfants issus des unions entre colons et colonisées. Ces mécanismes de gestion de l'altérité ne se limitent pourtant pas à un contexte colonial spécifique ; ils s'inscrivent dans un système discursif plus large, façonnant et naturalisant une organisation binaire des humanités, dont les effets résonnent bien au-delà du cadre colonial. Si la colonisation a constitué un moment emblématique de mise en fonction de ce système, ses effets ne cessent de se réactualiser dans les logiques contemporaines de différenciation des corps. Ma

démarche ne se réduit donc pas à une réflexion sur les modalités de subjectivation des minorités, mais vise à éclairer la manière dont ces logiques façonnent la subjectivité contemporaine dans son ensemble. Loin d'être circonscrits aux populations issues de l'histoire coloniale, les effets de ce système binaire de classification continuent d'imprégner la société française dans ses dynamiques d'inclusion et d'exclusion, dans la manière dont les corps sont perçus et différenciés, et dans les tensions qui traversent les représentations collectives. Il s'agit ainsi de mettre en lumière la persistance et la réactualisation de ces héritages coloniaux dans les constructions identitaires et sociales contemporaines.

Dans un second temps, ma recherche s'appuie sur des récits cliniques de sujets identifiés comme métis franco-algériens. À travers leurs voix se dessinent les effets contemporains des héritages traumatiques liés à la colonisation sur les processus de subjectivation. Ces expériences résonnent avec des dynamiques d'altérisation à l'intersection des catégories de genre, de sexualité et de race. Les trajectoires analysées révèlent ainsi des tensions entre assignations identitaires et mouvements de subjectivation, tout en mettant en lumière des pratiques de résistance et d'auto-invention, où le métissage devient espace de création et de transformation subjective, permettant aux sujets de s'inscrire dans un mouvement de subjectivation politique.

Enfin, si les subjectivités ne peuvent véritablement s'émanciper des assignations qui viennent les figer en une identité qu'à la condition d'accéder à un sentiment d'unité dans la multiplicité qui les caractérise, il s'agit pour moi, dans la troisième partie de cette thèse, de considérer le travail au sein de la cure comme poétique du sujet, à même de favoriser l'émergence d'une subjectivité métisse majuscule. Cette *subjectivité Métisse* se conçoit comme potentialité créative, au sens d'une capacité de mouvement subjectif affranchie des assignations identitaires, c'est-à-dire en mesure de s'autoriser à inventer et à reconnaître de nouvelles manières d'*être.* Dans cette perspective, mon travail souligne la nécessité d'une réactualisation critique

de la psychanalyse, qui, en s'ouvrant à un dialogue avec des épistémologies mineures, telles que les théories féministes et *queer*, s'autorise à remettre en question ses propres présupposés théoriques et pratiques, tout en prenant pleinement en compte les problématiques identitaires contemporaines.

PARTIE I

LA FABRIQUE POLITIQUE DU MÉTIS

I

Le métis, du sang mêlé à l'ordre racial : le bâtard de l'Empire

Le terme *métis* a traversé d'importants remaniements conceptuels, révélant le caractère contingent des critères de classification et leur transformation au fil du temps et selon les contextes géographiques. Les fluctuations sémantiques dont il a fait l'objet depuis son apparition jusqu'à nos jours témoignent de la difficulté à lui assigner une signification fixe et univoque. Cette instabilité contribue à forger la forte polysémie du mot, ainsi qu'un ensemble de représentations relayées par les dictionnaires et encyclopédies, vecteurs d'un savoir institutionnalisé et scientifiquement légitimé.

Historiquement, le substantif *métis*, tel qu'orthographié en français, se réfère d'abord à l'union entre deux espèces animales, et ce n'est qu'à la fin du XVII^e^ siècle que le terme, appliqué à l'humain, fait son apparition dans les dictionnaires français. Il y figure d'abord exclusivement au masculin et continue, en premier lieu, de désigner principalement les chiens issus de l'accouplement entre deux races distinctes (TLFi, En ligne).

L'adjectif *mestiz*, quant à lui, apparaît dès le XIII^e^ siècle pour qualifier les sujets « de basse extraction, de sang-mêlé ; mauvais, vil » (CNRTL, En Ligne). Le terme s'inscrit ainsi, dès ses origines, dans une hiérarchie morale et sociale fondée sur l'opposition entre noblesse et ignominie, bien avant que la race ne soit pensée en termes biologiques. Mais déjà se dessine, dans cette opposition, une logique classificatoire qui

préfigure les assignations raciales modernes. Car *métis*, en tant que rejeton sémantique de la notion de race, ne peut être compris indépendamment de l'histoire de ses usages, d'abord sociaux et généalogiques.

À cette époque, la « noblesse de race » désigne la reconnaissance d'une lignée établie, garantie par des ancêtres identifiés et valorisée dans les généalogies aristocratiques. En ce sens, la France de l'Ancien Régime s'organise selon les grandes races dynastiques – capétienne, mérovingienne, carolingienne – où la race « désigne un lignage, une entité collective fondée par un ancêtre commun qui hérite de qualités, de vertus et de statuts, et s'incarne dans une généalogie » (Doron, 2016, p. 88).

Cette évolution sémantique amorce et prépare la structuration d'un appareil de classification raciale, dont la visée politique se précisera avec l'expansion coloniale. Elle s'inscrit dans une transformation idéologique majeure, où la notion de « race », détachée de ses ancrages généalogiques, devient un principe d'intelligibilité du monde social et un instrument de hiérarchisation des humanités. Ce n'est qu'avec l'essor de la colonisation moderne que cette logique s'institutionnalise, donnant naissance à ce que Frédéric Régent nomme la « barrière de couleur », système dans lequel « le Blanc incarne la valeur humaine supérieure », tandis que « le Noir, relégué au bas de l'échelle, devient le paradigme de l'infériorité » (Régent, 2021, p. 81).

Ce tournant s'inscrit dans un contexte historique précis, où l'idéologie esclavagiste façonne de nouveaux rapports sociaux et impose des dispositifs de classification inédits. Comme le souligne Régent, la catégorie même de « Blanc » ne se constitue véritablement qu'au XVII^e^ siècle, notamment à La Réunion, au moment où l'expansion coloniale exige une rationalisation des hiérarchies sociales et raciales. C'est précisément l'apparition d'enfants métis, issus de relations entre colons européens et femmes asservies, qui précipite cette cristallisation du préjugé de couleur. Par leur double ascendance, ces enfants occupent une position liminaire, à la

fois inclassable et subversive. En incarnant une possible ligne de fuite hors du système esclavagiste, ils nourrissent chez les captifs l'espoir d'une émancipation et apparaissent, aux yeux des autorités, comme des agents potentiels de « désorganisation sociale » (Régent, 2021, p. 74). Ainsi, loin d'être une catégorie résiduelle, la figure du métis s'avère centrale dans la mise en place des logiques raciales modernes. Face à cette altérité, la ligne de démarcation raciale se resserre, et le métissage se mue en une obsession politique doublée d'une menace symbolique.

Parallèlement, une législation spécifique aux colonies s'établit, distincte du droit métropolitain, combinant normes impériales et pratiques locales. La stratification sociale se structure alors principalement autour de statuts juridiques (libres, serviteurs, esclaves) plutôt que selon des critères strictement raciaux. Dans ce contexte, les métis, bien qu'issus d'une ascendance partiellement européenne, sont avant tout considérés comme une population d'affranchis, investis d'une fonction subalterne au service de Dieu et de l'Empire. À ce stade, *ce qui fait race* renvoie donc moins à la couleur de peau qu'à l'appartenance à un ordre statutaire rigoureusement défini.

Au fil du temps, et en lien direct avec les mutations de la pensée raciale, l'orthographe et l'usage du mot *métis* évoluent, jusqu'à désigner au XVII^e^ siècle les individus « engendrés de père & de mère de différente qualité, païs, couleur ou Religion » (Furetière, 1690). Cette redéfinition accompagne l'essor, en Europe, d'un champ naturaliste visant à classer les êtres humains selon des traits supposés héréditaires, tout en légitimant des formes renouvelées de domination. Elle marque ainsi un moment charnière dans la pensée européenne, celui de l'élaboration progressive d'une taxinomie de l'humanité fondée sur la race, la nature prétendue des individus, et la transmission généalogique.

1. Le métis, voie de redressement de la race ?

C'est l'émergence de la biopolitique entre les XVII^e^ et XVIII^e^ siècles qui fait progressivement de l'espèce humaine « un enjeu dans ses propres stratégies politiques » (Foucault, 1976, p. 187-188). Dans *La matrice de la race*, Elsa Dorlin montre que l'idéologie nationale s'organise autour de la figure de la mère, dépositaire d'une transmission racialisée des qualités de la Nation (beauté, santé et fécondité), directement associées à sa puissance (Dorlin, 2006, p. 208). Dès lors, la richesse d'une nation ne se mesure plus uniquement à la taille de sa population, mais à sa qualité, incarnée dans un peuple « sain, actif et heureux » (*Ibid.*, p. 169), selon les normes d'une santé raciale idéalisée.

Ce glissement opère une reconfiguration fondamentale : la reproduction devient l'un des lieux stratégiques de l'ordre colonial. Le corps des femmes esclaves ou colonisées, et plus précisément leur ventre, est investi comme un dispositif central de gestion des populations. Dans le cadre d'un projet de construction d'une élite nationale, certaines femmes sont sélectionnées pour leur capacité supposée à assurer non seulement la régénération physique, mais aussi morale et culturelle du corps social. Ce tri eugéniste repose sur l'idée que certaines femmes sont « plus adaptées » pour « régénérer la race nationale » (Dorlin, 2006, p. 213). Cette imbrication étroite des catégories de genre et de race révèle leur historicité commune, en ceci que l'exploitation sexuelle des femmes colonisées se transforme en une véritable technologie politique, instrumentalisée à des fins militaires et diplomatiques. Historiquement coconstruites, ces catégories ont servi à naturaliser la hiérarchie des corps et à pérenniser les rapports de domination.

Cette pensée raciale de la reproduction s'élabore d'abord dans les colonies, où elle s'appuie sur une conception biologique du corps et mobilise les techniques zootechniques du XVIII^e^ siècle, désormais appliquées à l'humain afin de « perfectionner » les populations (Doron, 2016, p. 382).